

« Actualité politique du genre » compte-rendu de la séance avec invité

Charles BOSVIEUX

9 novembre 2005

On a pu assister avec le mouvement féministe à une redécouverte de la femme comme acteur historique, ce qui a correspondu à la fin d'un point d'occultation. C'est un type de savoir engagé remarquable. Dans ce qu'on appelle l'égalitarisme, aucune spécificité féminine n'est soulignée en tant que telle. La base de l'identité, c'est de se différencier de l'autre. Pour certaines organisations d'extrême gauche, s'intéresser au statut de la femme, c'est mettre au second plan la lutte des classes. Peut-on en finir avec la répartition sexuelle des tâches ? En France, le temps partiel est féminisé à 80 %. Il y a une ambiguïté de la Révolution française : c'est un phénomène d'explosion des schèmes mentaux de la société française, mais pas pour la conception de la femme. L'historiographie féministe présente un écueil : il faudrait tout réinterpréter à la lumière de la domination de l'homme sur la femme. (résumé de la première séance)

Aujourd'hui, nous allons écouter Monsieur Éric Fassin. Il y a un lien entre le féminisme et la question du genre. Éric Fassin s'occupe de la politisation des questions sexuelles. Le titre de la séance est « Actualité politique du genre ». L'essentiel du travail de ce monsieur est de s'interroger sur l'actualité. Cela ne va pas de soi : l'actualité apparaît aux sociologues comme le jardin des journalistes. Pourtant, il est intéressant de penser comment les choses changent. On peut s'intéresser à la question « Qu'est-ce qui est politique et qu'est-ce qui est politisé ? ». On peut poser ces questions de manière comparative : la comparaison entre les États-Unis et la France mérité d'être relevée. En France, on considérait que les questions sexuelles relevaient des mœurs. Maintenant, cela a changé. Il y a un enjeu qui touche entre autres les questions sexuelles. On pourrait considérer que ces questions relèvent du naturel. On peut parler du genre comme une catégorie utile : c'est une manière assez sobre. Mais est-ce que le genre a gardé sa capacité de subversion ? C'est un mot qui a été approprié de manière diverse. C'était une provocation salutaire : il est bon de se demander pourquoi on emploie certains mots et pas d'autres. On doit concevoir ces mots par rapport à l'usage que l'on peut en faire (il ne faut pas fétichiser les mots).

Le mot genre vient des études féministes : les *gender studies* viennent des *women studies*. Cependant, on a perdu le mot femme dans la réflexion sur le genre. Toutes les disciplines qui prennent la société pour objet ont intérêt à se demander si elles ne parlent que des hommes. Quand on parle de genre, c'est une manière un peu abstraite de dire les choses. Quel est l'effet de ce choix ? L'avantage, c'est que cela permet de réintroduire les hommes dans le paysage, mais différemment. Ce qui est intéressant, c'est de voir les hommes autrement. C'est un déplacement dans la pensée : on change le regard sur les choses qui étaient déjà là. Chaque vocabulaire a son histoire. On a dit que le mot de genre était étranger à la culture française : on rejetait cela dans un ailleurs, ailleurs qui était américain. Aujourd'hui, l'idée que tout va bien chez nous entre les sexes a volé en éclats. Si on écarte

le fait que cela vient de l'étranger, on peut dire que le mot de genre a deux utilités. Il a d'abord été distingué du sexe. Le sexe n'est pas quelque chose qui est donné, c'est une construction sociale. On peut penser que le genre reconduit une forme de naturalité. Le fait que ce soit un mot étranger n'empêche pas de trouver dans ce concept un avantage car cela nous fait sortir de l'évidence naturelle qu'il y a des hommes et qu'il y a des femmes. Aujourd'hui, quand on dit genre, on sait qu'on est dans la remise en cause de l'évidence naturelle et biologique.

On est aussi amené à penser la question du sexe comme une question de pouvoir. Il faut se demander comment le sexe est construit. Les rôles sexuels sont au principe de nos sociétés. Parce qu'on remet en cause l'évidence de ce dont on parle, on peut appliquer cela à la politique. Le genre, ça signifie le pouvoir : à travers le genre, on va pouvoir penser des rapports de pouvoir. Aux États-Unis, dans les années 90, les questions sexuelles ont joué un grand rôle. C'est moins le cas aujourd'hui : on commence à se dire qu'il y a des choses plus importantes à penser (la guerre notamment, après le 11 septembre). En Afghanistan, l'opposition était entre les femmes voilées et les hommes barbus. C'est dire si c'est une question du genre. Dans la pédérastie, puisqu'on est entre hommes, on peut se dire qu'il n'y a pas de genre. En fait, le genre, ce n'est pas seulement ce qui permet de penser les relations entre les hommes et les femmes. Dans la répartition des ministères, il y a des postes qui sont plutôt féminins et des postes plutôt masculins. La manière dont nous organisons la société est donc elle-même empreinte des rapports entre le masculin et le féminin.

Le mot genre a une efficacité pour penser les questions sexuelles : quand on dit « harcèlement sexuel », est-ce que cela veut dire qu'on va traiter une femme en fonction de son sexe ou est-ce que cela veut dire qu'elle est violentée par l'instrument du sexe ? L'adjectif « sexuel » renvoie à la fois à la sexualité et au genre. Dernière chose : la question du genre peut croiser le problème des minorités et les problèmes ethniques. L'enjeu majeur, c'est qu'on ait une dénaturalisation des rapports sociaux. Si tout est politique, c'est que ce n'est pas inscrit pas dans l'ordre de la nature.

La notion de genre a le mérite d'introduire de la créativité et de l'inventivité. L'alternative n'est pas entre une détermination naturelle et une invention de soi qui soit individuelle. Je ne suis pas sûr que le carnaval remette en cause l'ordre du monde. Les travaux de Foucault amènent à voir comment le pouvoir contribue à nous faire exister en tant que sujet. La question est moins de se débarrasser de certaines catégories que de se poser des questions sur ces mêmes catégories. L'ordre sexuel, au lieu d'être accepté comme une évidence, est mis en question. Il ne faut pas tomber dans l'illusion de la radicalité ; il y a simplement du trouble dans le genre, un grain dans la machine. Cela ne veut pas dire que la machine est en panne.

La loi est un des langages pour penser la norme. Le débat sur le PACS, c'était l'égalité des droits. On a fait en sorte que la loi soit volontariste, et ce qui est important, c'est aussi le débat préparatoire à la loi. Avec la loi sur la parité, on s'est rendu compte qu'il n'y avait que des hommes dans les entreprises. À partir du moment où on le remarque, une transformation devient possible. Jospin n'a pas toujours fait preuve d'un enthousiasme échevelé au sujet du PACS. En 2002, on a expliqué la présence du candidat de l'extrême droite au second tour par le fait que la gauche s'était trop occupée des femmes et des homosexuels et pas assez du peuple (sic). Remarque en passant (à partir d'une question), il faut noter que certains n'ont pas d'autres langages politiques possibles (les jeunes des banlieues, si on veut). Brûler des voitures, cela ne peut pas être un but politique dans la vie. Avons-nous des idéaux-types qui seraient masculins et féminins ? Si on veut faire de la sémiologie, on remarquera qu'une femme qui est au Quai d'Orsay ou à la Défense aura plus de chances de porter un pantalon plutôt qu'une jupe. Il y a un jeu dans la répartition de ces postes. S'il y a du jeu, cela veut dire que c'est élastique. La psychanalyse est avant tout une pratique destinée à soigner. Les sciences

sociales sont critiquées car elles sont assimilées à une remise en cause de la société : on pense, surtout depuis Bourdieu, que ces gens là nous compliquent la vie. C'est la fonction critique du sociologue : si on dit aux gens ce qu'ils attendaient d'avance, la sociologie ne sert à rien. Si j'arrive à voir un peu mieux les normes au lieu qu'elles me traversent sans que je les voie, j'aurai gagné un peu de liberté. Les sciences sociales n'ont pas à dire que la nature n'existe pas ; elles ont juste à considérer le social. Les sciences sociales ont à considérer que « le corps est social » (Mauss). Les gens qui sont du côté des sciences dures n'auraient jamais entendu parler du genre. Il n'en est rien : certains biologistes ont essayé d'introduire la notion du genre dans leur discipline. La vision culturaliste s'oppose à la vision biologisante. Du point de vue de la rationalité, les choses ont un sens, ce qui est rassurant. Une biologie imprégnée du genre n'est pas très présente.

On entend souvent dire que quand une profession se féminise, elle perd de son aura. On dit aussi qu'on laisse entrer les homosexuels dans le mariage parce qu'aujourd'hui, plus personne ne veut se marier. S'il y a plus de femmes dans l'enseignement, cela veut dire que l'enseignement, ce n'est pas terrible. Je ne suis pas sûr que mon argument soit plus sérieux que celui que je critique. Les gens qui investissent du côté de la légitimité sont forcément attirés par certains métiers. Si on ne voit que cette éternelle ruse de la raison de la domination, on peut passer à côté des changements qui interviennent dans la réalité. Dans la vision victorienne du monde, l'idée que les femmes ont une capacité d'intelligence créative était en gros incompatible avec la procréation. Ce qu'on attribue à la femme ou à l'homme est variable dans le temps. On entend parfois dire (toujours au style indirect libre) que le féminisme tue l'amour. C'est une inquiétude présente dans des revues et des auteurs réputés ; c'est l'idée que le féminisme serait incompatible avec l'érotisme et le désir. Cela veut dire au fond que l'érotisme ne serait pensable que dans une relation inégalitaire. Que serait une relation égalitaire ?

Le genre est peut-être un outil heuristique, mais il faut garder un usage critique car un langage n'est pas en soi critique. Un outil, c'est fait pour travailler. Dans une boîte à outils, on peut espérer qu'il y ait plusieurs outils : si on parle de genre, ce n'est pas pour autant qu'on abandonne le concept de classe. On ne peut pas dire que les questions sont en dernière instance économiques ou sexuelles. Dire que la réalité est complexe, c'est un programme qui est mou mais qui dit quand même quelque chose. Aujourd'hui, les étudiants qui travaillent sur le genre ne sont pas forcément des spécialistes. Les personnes qui s'occupent des personnes âgées sont souvent des femmes. La complexification de l'analyse est un progrès. Après avoir dénoncé la logique un peu simpliste de la détermination en dernière instance, il ne faut pas retomber dans le même travers. On a une représentation du féminisme qui est peut-être trop univoque. Pour le féminisme, il y a des effets de génération. La question de savoir quel est le contenu politique d'un mouvement social est une question permanente. Les gens qui s'intéressent au féminisme sont des gens qui se disputent (cela vaut aussi pour les gens qui s'intéressent à la politique). Les féministes se tapent beaucoup dessus : la vision du féminisme comme un monde unifié est trompeuse.

Sur la pédagogie, il y a des gens qui s'intéressent à la transmission des stéréotypes. On ne peut avoir une vision achevée du citoyen à 35 ans : on peut espérer que le changement, ce n'est pas qu'avant 15 ans. On peut être sûr que le débat sur le PACS a fait avancer le débat entre les gens. Comment les individus intègrent-ils pour eux-mêmes les stéréotypes ? Pourquoi dit-on l'école « maternelle » ? La sociologie, ce n'est pas que de la spéculation (il faut aussi aller parler avec les gens). Mai 68, c'est le début de l'université de masse, mais ce n'est pas un mouvement de masse ; à l'époque, le mouvement part d'une frange extrêmement restreinte de la population.